—En route donc, puisqu'il le faut...
Sylvain mit deux louis sur la table.
—Gardez ça... dit-il au patron. Demain nous viendrons reprendre nos effets en vous rapportant les vôtres...

Le *mastroquet* encaissa les deux louis, offrit une tournée de vieux cognac, et cinq minutes plus tard les deux compères attendaient à la gare de Charenton le train venant de Fontainebleau et devant les conduire à Paris.

Dix heures sonnaient au moment où ils mettaient pied à terre à la gare de Lyon.

—Filons à la Préfecture... dit Galoubet... Nous prendrons l'omnibus à la Bastille...

Il était près de onze heures quand ils arrivèrent au bureau de la permanence où on les reconnut.

—Le chef de la sûreté est-il à son cabinet ? demanda Sylvain.

—Non, répondit un inspecteur de service, il est à Saint-Denis pour une affaire pressante...

—Pas de chance ! murmura Galoubet.

XXII

L'inspecteur reprit :

—Venez demain matin de bonne heure. Vous le trouverez, pour sûr... Ah ça ! il y a donc du nouveau ?...

—Oui, et du vrai... répondit Galoubet.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Demain on vous dira ça...

Et Galoubet, voulant éviter d'autres questions, prit la porte.

Sylvain Cornu le suivit.

—Ma vieille, reprit Galoubet, pour le quart d'heure nous n'avons qu'une chose à faire... aller taper de l'œil... Je ne peux plus me tenir debout.

Cornu approuva cette motion et les deux hommes regagnèrent leur domicile.

Le lendemain, qui était un dimanche, ils arrivèrent à neuf heures du matin au bureau du chef de la sûreté.

Celui-ci, sachant qu'ils étaient venus la veille au soir, avait donné l'ordre de les introduire sur-le-champ, malgré la présence de Jodelet et de Martel qui faisaient leur rapport.

Sa première parole fut celle-ci :

—Donc, il y a du nouveau ?...

—Oui, monsieur !

—Satisfaisant ?

—Tout ce qu'il y a au monde de moins satisfaisant. Un malheur...

—Et un très grand... fit Sylvain Cornu. Mme Rosier est morte...

Le chef de la sûreté, Jodelet et Martel poussèrent une exclamation de surprise et d'effroi.

—Expliquez-vous ! dit ensuite le chef d'une voix étranglée.

Galoubet raconta tout ce que nos lecteurs savent déjà.

Les trois auditeurs étaient littéralement atterrés.

Lorsque le récit fut terminé, le chef demanda :
—Et vous croyez que la pauvre femme n'a pu échapper aux flots de la Marne ?

—Nous avons entendu son corps tomber dans l'eau comme nous nous débattions contre le courant.

En ce moment, un agent entra dans le cabinet après avoir frappé, et à cette question :

—Que voulez-vous ?

Répondit :

—Monsieur, c'est un gendarme de Saint-Maur les-Fossés. Il apporte une lettre qu'il doit vous remettre en mains propres.

—De Saint-Maur-les-Fossés ! s'écria le chef. Nous allons sans doute avoir des nouvelles de la pauvre Mme Rosier.

Le gendarme fut introduit.

—Monsieur le chef de la sûreté, dit-il en faisant le salut militaire, le commissaire de Saint-Maur-les-Fossés vous fait tenir ce mot d'écrit... Il faudrait que vous puissiez vous rendre de suite à la gendarmerie de la localité.

—Que se passe-t-il donc ?

—Je ne pourrais vous le dire au juste, étant rentré de permission ce matin, mais je crois qu'il s'agit d'une femme assassinée que l'on a relevée cette nuit sur les bords de la Marne. Ce mot d'écrit vous donnera sans doute à ce sujet des explications plus conséquentes que les miennes...

Le magistrat décacheta la lettre qui venait de lui être remise par le gendarme et lut ce qui suit :

Monsieur le chef de la sûreté,

Votre présence est indispensable en ce moment à Saint-Maur-les-Fossés, pour y reconnaître le corps d'une femme sur laquelle on a trouvé une carte d'agent.

S'il vous était impossible de vous rendre à mon appel, veuillez me donner des ordres.

J'ai l'honneur, etc

—Ce n'est que trop vrai !... Aimée Joubert est morte ! murmura le chef en refermant la lettre. C'est une fatalité !

Il ajouta en s'adressant au gendarme :

—Retournez à Saint-Maur, mon ami. J'y serai en même temps que vous...

Le gendarme sortit.

—Jodelet, et vous, Martel, reprit le chef de la sûreté, vous avez mes ordres pour aujourd'hui... ce qui vient de se passer me donne la preuve que les misérables sont toujours à Paris. Explorez aujourd'hui tout le quartier d'Antin. Demain nous passerons à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose.

Jodelet et Martel se retirèrent, très attristés par la fin tragique de la policière qu'ils aimaient et qu'ils respectaient.

—Vous, Galoubet, et vous, Sylvain, poursuivit le chef, attendez ici. Je vais avertir le commissaire aux délégations. Vous m'accompagnerez à Saint-Maur-les-Fossés.

Et il se rendit au bureau du commissaire.

—Pauvre femme ! s'écria celui-ci, bouleversé par la nouvelle inattendue. Comment prévenir son fils ?

—Je n'y avais pas songé... Nous aviserons plus tard... En ce moment, l'essentiel est de se rendre à Saint-Maur, et j'y vais.

—J'irai avec vous... dit le commissaire. J'ai hâte d'avoir des détails.

Et il suivit en effet le chef de la sûreté, qui alla prendre à son bureau Galoubet et Sylvain Cornu.

Tous les quatre partirent ensemble.

Midi sonnait au moment où ils arrivèrent à la gendarmerie de Saint-Maur-les-Fossés.

Le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie reçurent les arrivants.

—Excusez le dérangement que je vous cause, messieurs... dit le commissaire. A tort ou à raison, j'ai cru me voir en face d'un cas grave que je devais vous communiquer sur-le-champ. La carte d'agent que j'ai trouvée sur cette femme me préoccupait beaucoup... Il m'a semblé qu'en vous appelant ici je faisais mon devoir...

—Et vous ne vous trompiez pas, cher monsieur... répliqua le chef de la sûreté. C'est, en effet, d'un de nos plus précieux agents qu'il s'agit, et nous déplorons d'avoir à constater son décès.

—Vous n'avez point de décès à constater, monsieur, fit vivement le commissaire de police, cette femme n'est pas morte...

Les visages des nouveaux venus s'illuminèrent.

—Dieu soit loué ! s'écria le chef. Ce que vous venez de nous apprendre nous cause une immense joie ! Ainsi elle est vivante ?...

—Oui, monsieur, dit le brigadier de gendarmerie, vivante, grâce au médecin qui nous a prêté son secours, car nous la croyions bien morte... seulement, elle a le délire et ne peut répondre à aucune question.

—Où est-elle ?

—Dans ma chambre même et dans mon propre lit où j'ai cru devoir la faire installer...

—C'est un acte d'humanité qui vous honore et dont je vous remercie... Voulez-vous nous mener auprès d'elle ?

—Veuillez me suivre, messieurs...

Le brigadier conduisit les visiteurs à son logement, où sa femme veillait avec la plus charitable sollicitude sur la malade.

Galoubet et Sylvain Cornu venaient par derrière. Mme Rosier, en proie à une fièvre terrible et le visage marbré de taches rouges, était couchée, les bras hors du lit.

Sa tête roulait sans cesse de droite à gauche et de gauche à droite sur les oreillers.

Un bandeau lui cachait une partie du front.

Pendant quelques secondes les nouveaux venus la regardèrent avec une émotion qui rendaient leurs paupières humides.

—Est-elle blessée ? demanda le commissaire aux délégations.

—Oui, monsieur... Une blessure au front...

—Grave ?...

—Assez longue, mais peu profonde... Ce n'est point cela qui inquiète le docteur, c'est le bain glacé qu'elle a pris, et les cinq ou six heures qu'elle a passées en plein air avec ses vêtements mouillés sur le corps.

—On ne l'a donc point tirée de la Marne ?

—Non, monsieur... Deux de nos hommes, en tournée nocturne avec le garde-pêche, exploraient les environs d'un des petits bras de la Marne où les maraudeurs vont souvent pêcher la nuit... En longeant la Marne, l'un d'eux aperçut un bateau amarré à l'entrée du bras qui forme une espèce d'étang... Croyant faire bonne prise, ils descendirent le talus et entrèrent dans le bateau où ils virent cette pauvre femme que l'on transporta ici ne donnant plus signe de vie.

—Voilà qui est étrange ! fit le chef de la sûreté en regardant Galoubet et Sylvain Cornu. Comment Aimée Joubert pouvait-elle se trouver dans ce bateau, puisque le vôtre avait coulé bas ?...

—On a recueilli, en effet, à deux cents mètres plus bas, les avirons d'un bateau de pêche qui ont été reconnus à la marque pour appartenir à un débitant de vin de Port-Créteil, bateau que cette femme et deux hommes avaient emprunté pour suivre deux individus qui traversaient la Marne.

—C'était madame et nous, dit Galoubet, le bateau appartenait à Cabusson...

—Mais l'autre bateau, celui où on a trouvé le corps, à qui appartient-il ? demanda le chef de la sûreté.

—Au restaurant de l'île... Il avait été détaché sans permission de son piquet d'attache...

—Par qui ?

—On l'ignore... C'est ce matin seulement que le restaurateur s'est aperçu du vol... En venant porter plainte il a retrouvé son embarcation, et nous a donné des détails...

—Il y a dans tout ceci quelque chose d'obscur qui s'éclaircira seulement quand Mme Rosier pourra parler... dit le chef ; puis, s'adressant à Galoubet, il ajouta : En coulant avec le bateau, vous l'aviez bien laissée suspendue à une branche de saule ?...

—Oui, monsieur, ensuite nous l'avons entendue tomber à l'eau, et nous la croyions parfaitement *neyée*, la chère femme !

XXIII

A la minute précise où Galoubet prononçait les derniers mots que nous venons de reproduire, Mme Rosier fit un mouvement léger en poussant un soupir.

Le silence aussitôt s'établit et tous les regards se tournèrent vers elle.

Ses bras se soulevèrent violemment.

Elle sembla lutter contre des fatômes.

Ensuite ses lèvres s'entr'ouvrirent et des paroles confuses s'échappèrent de son gosier haletant.

—Écoutez... écoutez... fit le chef de la sûreté à voix basse.

—Laissez moi ! balbutiait Aimée Joubert en se débattant toujours. Ne me tuez pas ! C'est Lartigues... C'est Verdier... le Russe commande... Ils veulent tuer le comte Yvan... Ils ne me tueront pas moi... Une considération particulière les en empêche. En duel... c'est en duel qu'il mourra... Cent mille francs... chez Rothschild...